

Vues d'ensemble

Numéro 278, mai-juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (278), 55–63.



Les Adieux à la reine

Versailles, 14 juillet 1789. Sur le carnet de chasse de Louis XVI, seul le mot «Rien» sera écrit ce jour-là. Pourtant, à Paris, loin des courbettes et intrigues de la Cour, loin des livres, des parures de Marie-Antoinette et de sa relation amoureuse avec la belle Gabrielle de Polignac, le drame gronde et le peuple envahit la prison de la Bastille. Sidonie Laborde, jeune lectrice de la reine, observe la panique se répandre à Versailles et la noblesse abandonner le navire, laissant là ces mêmes souverains pour les faveurs desquels ils se seraient fait damner deux jours plus tôt. Avec *Les Adieux à la reine*, Benoît Jacquot renoue avec le drame historique se déroulant au milieu d'un des fracas de l'Histoire. Comme avec *Sade*, il met en jeu une relation de fascination entre une inconnue et une personne conspuée

par sa communauté. Le cinéaste français se remet cependant en question, tant du point de vue de l'image, qui multiplie les angles et les perspectives décentrées, ce qui permet de donner le sentiment de chute et de perte des repères, que dans la finesse des relations.

Le récit fort détaillé de Chantal Thomas sur les trois jours suivant la prise de la Bastille est recentré sur la relation de la reine avec sa favorite Gabrielle de Polignac, mais surtout sur la dévotion quasi charnelle de Sidonie Laborde pour Marie-Antoinette. Sous le regard de Sidonie, le cinéaste nous fait entrer dans l'intimité de la reine, dans ses fastes, ses sensualités, ses caprices, autant que dans son désarroi et sa souffrance. La puanteur de Versailles, ses moustiques, ses perruques et ses hiérarchies y sont bien rendus. Drame intimiste, *Les Adieux à la reine* nous offre la Révolution française du point de vue des serviteurs de la noblesse, de ces gens tout dévoués au trône pour qui la royauté constituait à la fois l'identité et la raison de vivre. La perte des codes est aussi déroutante pour eux que pour leurs maîtres. Pour eux comme pour le spectateur des récentes manifestations au Moyen-Orient, c'est la fin d'une époque, voire même d'un cycle qui s'annonce.

Anne-Christine Loranger

■ France / Espagne 2011 — **Durée** : 100 minutes — **Réal.** : Benoît Jacquot — **Scén.** : Gilles Taurand, Benoît Jacquot, d'après le roman de Chantal Thomas — **Images** : Romain Winding — **Mont.** : Luc Barnier — **Mus.** : Bruno Coulais — **Int.** : Léa Seydoux, Diane Kruger, Virginie Ledoyen, Noémie Lvovsky, Michel Robin, Julie-Marie Parmentier, Marthe Cauffman, Xavier Beauvais, Vladimir Consigny — **Dist.** : Séville.



Des vents contraires

Plongé dans cette œuvre, le thermomètre indique une température ni ardente ni glaciale, ni chaude ni froide : il signale la tiédeur. Une tiédeur évidente, incontestable, dont s'infuse en ce moment même une vaste part du cinéma français. Paul est écrivain et père de deux enfants. Après la disparition de sa femme, il déménage à Saint-Malo. S'ensuit tout ce à quoi on peut s'attendre : le doute, l'impression de déchirement, le désir timide de tirer un trait sur le passé et d'aller voir ailleurs, à quoi s'ajoutent quelques aléas plus ou moins nécessaires : la rencontre d'hommes désespérés, une intrigue policière. Ceux qui éprouvent encore le besoin d'assister à des mélodrames trouveront là de quoi s'émouvoir. Ceux qui aiment bien la lecture, quant à eux, préféreront sans doute rouvrir le roman d'Olivier Adam, dont le film fut adapté.

Acteur d'abord, réalisateur depuis *24 mesures*, Jalil Lespert signe ici une œuvre bercée par le chagrin, l'attente et l'espoir. Y a-t-il une leçon à tirer de cet épisode blafard ? Peut-être bien. Pour décrire *Des vents contraires*, de deux choses l'une. Ou bien l'on doit y voir une énième chronique ordinaire de l'ordinaire français, que vient marquer tôt ou tard un événement malheureux. Dans ce cas, le diagnostic est sombre : le cinéma français s'épuise, une déferlante lacrymale a de plus en plus raison de lui. Ou bien l'on doit y repérer le semblant d'un symptôme, qui révèle quelque chose non pas sur le cinéma, mais sur la condition occidentale. L'œuvre de Lespert n'a-t-elle pas en effet cette vertu de dévoiler au grand jour certains traits de la vie en Occident ? De la même manière qu'elle s'inscrit dans une longue tradition mélodramatique et témoigne, sans trop redévelopper le sujet, d'un incessant va-et-vient entre bonheur et désarroi, l'Occidental moyen se balance depuis belle lurette entre ces deux extrêmes. Il rêve souvent du bonheur, parfois d'un immense malheur — par lequel il lui serait donné, enfin, de *rehausser l'intensité de son existence ou d'expliquer son vide*. Tout le mélodrame occidental se joue dans *Des vents contraires* ; il y est incarné, visible.

Pierre-Alexandre Fradet

■ France 2011 — **Durée** : 91 minutes — **Réal.** : Jalil Lespert — **Scén.** : Olivier Adam, Marie-Pierre Huster, Marion Laine, Jalil Lespert, d'après un roman d'Olivier Adam — **Images** : José Deshaies — **Mont.** : Monica Coleman — **Mus.** : David François Moreau et DJ Pone (compositeurs), Vincent Guillon (monteur) — **Int.** : Benoît Magimel, Isabelle Carré, Antoine Duléry, Ramzy Bedja, Bouli Lanners, Marie-Ange Casta, Audrey Tautou, Daniel Duval, Lubna Azabal — **Dist.** : A-Z Films.



L'Empire Bossé

À peine quelques jours après sa sortie en salles, il ne fait aucun doute que *L'Empire Bossé*, second long métrage de fiction de Claude Desrosiers (*Dans une galaxie près de chez vous*), sera un des échecs commerciaux québécois les plus cuisants de l'année. Les prémices de ce portrait au vitriol d'un homme d'affaires sans scrupules, entré par la porte arrière dans le milieu québécois des financiers véreux et des politiciens avides, avaient pourtant de quoi réjouir. Reconstitution d'époque soignée, technique maîtrisée, interprétation enjouée et dialogues alertes laissaient croire à une comédie habile dénonçant les excès et exubérances permises par les pratiques néo-libérales de notre société. Hélas, le tableau se ternit rapidement et ne trouve jamais le ton juste. Hésitant entre la parodie et la satire, jonglant avec les bons mots faciles et les gags *hénaurmes*, le film échoue là où les auteurs



The Forgiveness of Blood

Joshua Marston avait mis de longues années à faire un nouveau film après le succès de *Maria Full of Grace* (2004), ce qui l'a poussé à réaliser un film sur l'Albanie. «J'ai travaillé sur beaucoup de projets, a-t-il révélé en conférence de presse, mais rien n'aboutissait aux États-Unis. C'est pourquoi je suis venu tourner un film en Europe.» De même que dans son film précédent, Marston choisit de tourner avec de jeunes acteurs, qu'il filme de façon serrée dans leur dialecte local. Confrontés à la mort et au secret, les personnages de Marston doivent faire des choix difficiles. Nik, un jeune Albanais, est heureux dans son petit village. Amoureux de la plus jolie fille de son collège, il a pour ambition d'ouvrir son propre café Internet. Le monde de Nik et de sa jeune sœur Rudina est bouleversé lorsque le père et l'oncle de Nik se disputent avec un voisin et le tuent.

voulaient l'emmenner, à savoir présenter au public un état des lieux du Québec moderne. *L'Empire Bossé* ne fait qu'égratigner certains scandales récents, largement connus de quiconque s'intéresse un tant soit peu à ce qui l'entoure.

En outre, le liant narratif est absent et les gags sont exclusivement soutenus par des performances d'acteurs livrés à eux-mêmes. S'il n'apporte rien, il ne divertit guère non plus, voilà donc le vrai problème de ce film: il ne fait pas rire. Le scénario se contente d'enchaîner les tirades assassines et les gags éculés qui n'amuse plus. En quelques années, les *cheap shots* reliés au scandale des commandites ont beaucoup vieilli et ne se démarquent plus de la masse de plaisanteries semblables rabâchées jusqu'à satiété dans les revues de fin d'année si chères à nos chaînes de télévision publiques ou privées. La pléthore de comédiens reconnus remplit son rôle sans faillir et parvient à éviter le piège du ridicule. C'est Claude Legault, dans son contre-emploi de simplet fidèle à son maître, qui ressort du lot. Ne pouvant produire plus que quelques sourires épars, *L'Empire Bossé* se contente de n'être qu'une comédie désuète ne livrant que quelques poncifs sur l'univers véreux de la politique et de la finance locale.

Charles-Henri Ramond

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 95 minutes — **Réal.:** Claude Desrosiers — **Scén.:** André Ducharme, Luc Déry, Yves Lapierre — **Images:** Martin Falardeau — **Mont.:** Dominique Champagne — **Mus.:** Christian Clermont — **Int.:** Guy A. Lepage, Claude Legault, Valérie Blais, Magalie Lépine Bloneau, James Hyndman, Élise Guilbault — **Dist.:** Alliance.

Selon le Kanun, l'immémorial code de loi albanais, la famille du mort a maintenant le droit de prendre la vie d'un autre homme de la famille de Nik en rétribution. Une vie pour une vie, dit le Kanun, et un homme pour un homme. Comme son père est en fuite et son oncle en prison, Nik est le premier sur la ligne de tir et doit rester barricadé chez lui, peut-être pendant des années, tandis que sa sœur doit quitter l'école pour travailler et soutenir la famille.

L'erreur de Marston dans ce film est d'avoir si bien filmé une famille albanaise dans son quotidien que les concepts culturels de Kanun et de BESA (liberté surveillée de certains membres de la famille, comme les très jeunes enfants et les femmes) sont pris pour acquis, alors qu'ils ne le sont pas nécessairement pour le spectateur. La frustration de Nik et son impuissance face à son emprisonnement sont intelligemment opposées à l'angoisse de Rudina qui, forcée de quitter ses études pour livrer le pain, doit tous les jours rencontrer les membres agressifs de la famille du voisin assassiné. Si le personnage de la mère reste un peu trop en retrait, la force et l'énergie du père, son incapacité à risquer la prison et la perte que représente son absence, sont bien rendues.

Anne-Christine Loranger

■ États-Unis / Albanie / Danemark / Italie 2011 — **Durée:** 109 minutes — **Réal.:** Joshua Marston — **Scén.:** Joshua Marston, Andamion Murataj — **Images:** Rob Hardy — **Mont.:** Malcolm Jamieson — **Mus.:** Leonardo Heiblum, Jacobo Lieberman — **Int.:** Tristan Halilaj, Sindi Lacey, Refet Abasi, Ilire Vinca Celaj — **Dist.:** Métropole.



Les Hommes libres

Deuxième long métrage d'Ismaël Ferroukhi, réalisateur français d'origine marocaine, *Les Hommes libres* évoque l'occupation française telle que vécue par les Algériens établis en France. Impliqués dans une guerre qui, pour plusieurs, « n'était pas la leur », certains membres de la communauté rejoindront néanmoins la résistance et permettront notamment de sauver un grand nombre de juifs de la déportation. Partant de ce contexte historique, le film s'intéressera plus particulièrement au combat individuel de Younes, un jeune émigré vivant du marché noir qui, pour se sortir de ses soucis judiciaires, accepte de devenir informateur pour la police. Sa mission sera de surveiller les activités du recteur de la Grande Mosquée de Paris, soupçonné de se livrer à des activités de résistance, et celles du chanteur Salim Halali. Mais bien vite Younes, inspiré par la grande humanité du premier et par la personnalité du second,



Intouchables

En greffant les images de Philippe Pozzo di Borgo et d'Abdel Yasmine Sellou à la fin de leur film, Olivier Nakache et Éric Toledano cherchaient certainement à authentifier la dimension réelle de leur récit. En nous présentant les vrais « acteurs » de cette histoire d'amitié, ils rehausseraient ainsi la véracité de leur film, manière à eux d'apprivoiser les plus sceptiques en leur rappelant via ces images « que cela a bien eu lieu ». Pourtant, si on se met à regarder la chair de leurs images de plus près, quelque chose freine notre adhésion au film, quelque chose comme une frustration nous gagne. Par exemple, et admettant que le tandem voulait vraiment raconter l'histoire de Borgo et Sellou, pourquoi donc être allé chercher Omar Sy (certes convaincant) pour interpréter le personnage de l'auxiliaire de vie, quand de toute évidence la

se liera d'amitié avec ceux qu'il doit surveiller, ce qui l'incitera à rompre sa collaboration et à œuvrer au sein de la résistance.

Au-delà du volet historique et politique, *Les Hommes libres* est essentiellement un récit sur le bouleversement psychologique vécu par des individus confrontés à un dilemme moral. Pour Younes, jusque-là trop occupé à survivre pour penser à démontrer le moindre intérêt pour autrui, l'expérience vécue en cette année 1942 marquera la naissance d'une conscience sociale. Inspiré par l'action des siens et celle des autres, il réussira à combattre son individualisme et ses préjugés (il découvre qu'Halali est juif et homosexuel) afin de se consacrer à une cause plus grande, celle de la lutte pour la liberté. Malheureusement, malgré la force de ses thèmes, *Les Hommes libres* ne convainc pas complètement. Ferroukhi n'a en effet pas réussi à donner à son film tout le relief nécessaire à la mise en place d'une proposition artistique forte et convaincante. Aussi, on cherchera ici en vain les indispensables nuances qui auraient permis d'enrichir les situations et les personnages et, du même coup, auraient plongé le propos plus résolument dans le déchirement psychologique qu'implique forcément le questionnement moral. Reste un film qui chante l'espoir en la condition humaine, ce qui est en soi un accomplissement !

Carlo Mandolini

■ France 2011 — **Durée** : 99 minutes — **Réal.** : Ismaël Ferroukhi — **Scén.** : Alain-Michel Blanc, Ismaël Ferroukhi — **Images** : Jérôme Alméras — **Mont.** : Annette Dutertre — **Mus.** : Armand Amar — **Int.** : Tahar Rahim, Michael Lonsdale, Mahmud Shalaby, Lubna Azabal, Christopher Buchholz, Farid Larbi — **Dist.** : K-Films Amérique.

situation réclamait un acteur d'origine maghrébine — si, bien sûr, on souhaitait toujours se réclamer du « réel » ? Décision purement commerciale, on s'entendrait penser, mais passons.

Pour un film qui prétend appeler à la tolérance, misant sur des valeurs humaines fondamentales, telles que la solidarité, la cohabitation entre communautés (« ces gens-là sont sans pitié », dira un personnage parlant des jeunes de la banlieue), on sent un large écart entre ses intentions premières et sa concrétisation au point d'arrivée. En dépit de ses airs réconciliateurs, le film ne trouve pas la force nécessaire pour observer le monde, nous plombant du coup d'images mille fois vues (le luxe qui cache le mal de vivre...), avançant conformément à un programme scénaristique formaté (le jeune de banlieue se découvrant une morale au contact des fortunés, l'hostilité de l'entourage, le décalage assez cocasse entre les deux réalités contraires graduellement tempéré, l'apparition des affinités...). Bref, on a tellement vu ces instants par le passé qu'aucune émotion tangible ne s'en dégage. Nakache et Toledano paraissent plus intéressés à faire rire leur public (et ils y parviennent très bien!), en empruntant la voie des clichés et les situations prévisibles, que de composer avec des personnages et une réalité sociale qui se seraient mérité un traitement nettement plus sérieux et authentique... Malheureusement, ce ne sont pas les 20 millions d'entrées générées qui changeront grand-chose à cela.

Sami Gnaba

■ France 2011 — **Durée** : 112 minutes — **Réal.** : Olivier Nakache, Éric Toledano — **Scén.** : Olivier Nakache, Éric Toledano — **Images** : Mathieu Vadepied — **Mont.** : Dorian Rigal-Ansous — **Mus.** : Ludovico Einaudi — **Int.** : François Cluzet, Omar Sy, Anne Leny, Audrey Fleurot — **Dist.** : Alliance.



Mirror Mirror

Dans un château aux tourelles des mille et une nuits, sis sur un cap rocheux s'avancant dans une baie entourée d'une forêt à l'allure bavaroise, vit une jeune princesse orpheline négligée par sa cupide et narcissique belle-mère... L'histoire des frères Grimm est inoubliable et la version animée qu'a créée Disney, *Snow White*, semblait la seule destinée à combler notre imaginaire d'enfant. C'était sans compter les nouvelles technologies qui nous permettent désormais de transposer des acteurs dans des espaces fabuleux et irréels. Le pari du réalisateur indien Tarsem Singh (*Immortals*, *The Fall*, *The Cell*) de forger une mouture de Blanche-Neige au goût du jour peut paraître présomptueux. La belle héroïne délaisse enfin sa condition de victime et prend son sort en main. Elle sauve son prince, défie sa belle-mère (la cruellement réjouissante Julia

Roberts), se retrouve à la tête d'une bande de brigands nains à soufflets, se transforme en Robin des Bois au profit de son royaume et inverse les rôles dans le baiser libérateur.

Il y a de tout dans cette production américaine filmée à Montréal: un château fastueux aux arrières plans incrustés, une forêt enneigée contrôlée en studio, un miroir emprunté à *l'Orphée* de Cocteau à l'envers surprenant, des costumes à couper le souffle, des procédés elliptiques de métamorphose de personnage surutilisés, des batailles chorégraphiées au quart de tour, une noce sur glace, des lignes de dialogues distancées et une finale à la Bollywood, le tout dans une mise en scène convenue où chaque acteur trouve son moment de gloire. Tel un buffet d'où chacun sort repu, cette bluette s'est autorisée quelques incartades et quelques calques sans pour autant revisiter le récit avec un œil nouveau. Mis à part la témérité de l'héroïne et le cynisme de la reine, cette éternelle illustration manichéenne berce le spectateur dans un univers de conte de fées clinquant. On pourrait, à la rigueur, y voir la métaphore des voleurs de Wall Street punis et une volonté de l'Amérique de se redonner sa joie de vivre et son envie de danser, mais ce serait là une autre histoire à dormir debout sauce curry.

Patricia Robin

■ **MIROIR MIROIR** | États-Unis 2012 — **Durée** : 106 minutes — **Réal.** : Tarsem Singh — **Scén.** : Jacob et Wilhelm Grimm, Melissa Wallack, Jason Keller — **Images** : Brendan Galvin — **Mont.** : Robert Duffy, Nick Moore — **Mus.** : Alan Menken — **Int.** : Julia Roberts, Lily Collins, Arnie Hammer, Nathan Lane, Jordans Prentice, Mark Povinelli, Joe Gnoffo, Danny Woodburn, Sebastian Saraceno, Martin Klebba, Ronald Lee Clark, Robert Emms, Mara Winningham — **Dist.** : Alliance.



Mort subite d'un homme-théâtre

Au printemps 1996, Jean-Claude Coulbois commence la réalisation d'un film sur l'acteur, auteur et metteur en scène Robert Gravel. Mais le 12 août, le tournage est brusquement interrompu par la mort de Gravel. Il avait 51 ans. Quelques années plus tard, le réalisateur entreprend de terminer ce documentaire. Comment dresser le portrait d'un créateur brillant mais déroutant à force d'être atypique? Certes, il eut son heure de gloire en animant la Ligue nationale d'improvisation, la célèbre LNI, fondée en 1977 et qui d'ailleurs dure toujours. Mais son engagement dans un théâtre montréalais d'avant-garde, un théâtre qui explore et qui innove demeure l'essentiel de son rôle d'éclairer. Et Coulbois est bien placé pour illustrer ce rôle. D'origine française, il est arrivé au Québec en 1968, à l'ère des *Belles-Soeurs* et de *L'Osstidcho*, et il s'est vivement intéressé au théâtre québécois. Sans décliner sa filmographie, il faut rappeler qu'il a réalisé des documents aussi pertinents

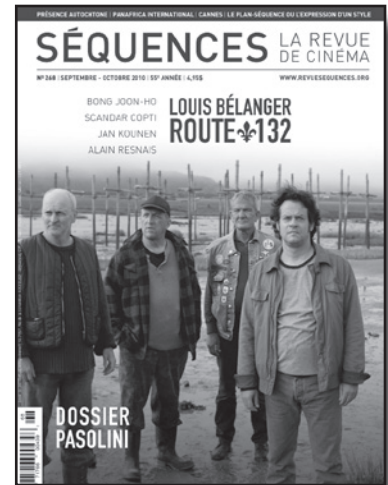
que *Un miroir sur la scène*, sur le théâtre québécois d'avant et d'après le référendum de 1980, *Le Territoire du comédien*, portrait de Jean-Louis Millette filmé pendant trois ans et demi, et *La Naissance d'une messe*, chronique des répétitions d'une pièce de Michel Tremblay mise en scène par André Brassard.

Point n'est besoin d'avoir suivi la carrière de Robert Gravel pour apprécier ce film aussi passionnant que révélateur. Une entrevue inédite de Robert Gravel — sans doute la dernière — nous fait comprendre le sens de sa démarche. Des propos du metteur en scène Jean-Pierre Ronfard nous éclairent sur l'association créatrice qui unit les deux hommes et sur l'importance du Nouveau Théâtre expérimental. D'éloquents témoignages de ses collaborateurs viennent parfaire le portrait de celui qui savait, tout en demeurant rigoureux, travailler dans le plaisir. Et surtout, des extraits de ses pièces nous font pénétrer dans son univers. Alors que, généralement, le théâtre filmé passe mal à l'écran, ces séquences sont au contraire d'une vibrante intensité, depuis la saga *Vie et mort du roi boiteux* jusqu'à sa dernière pièce illustrant de façon convaincante son idée du non-jeu. *Mort subite d'un homme-théâtre* est un document essentiel.

Francine Laurendeau

■ **Canada (Québec) 2011** — **Durée** : 83 minutes — **Réal.** : Jean-Claude Coulbois — **Scén.** : Jean-Claude Coulbois — **Images** : Geoffroi Beauchemin, Renald Bellemard, Serge Giguère, Jean-Claude Coulbois, Mario Calvé — **Mont.** : Catherine Legault — **Mus.** : Michel Smith — **Avec** : Jean Bard, Anne-Marie Provencher, Diane Dubeau, Alice Ronfard, Jacques L'Heureux, Jean-Pierre Ronfard, Éric Loiseau, Paul Savoie, Alexis Martin, Guylaine Tremblay, Pol Pelletier — **Dist.** : Les Films du 3 mars.

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA



ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ !

RECEVEZ DANS LE CONFORT DE VOTRE FOYER **SIX NUMÉROS DE SÉQUENCES** ET SUIVEZ DE PRÈS TOUTE L'ACTUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE D'ICI ET D'AILLEURS !

**ÉCONOMISEZ SUR LES EFFORTS
DE VOUS LE PROCURER ET
ÉPARGNEZ 22% (AVANT TAXES)
SUR LE PRIX EN KIOSQUE**

**→ 30 \$ POUR 1 AN
→ 55 \$ POUR 2 ANS**
TARIF INDIVIDUEL [TAXES INCLUSES]

CONTACTEZ-NOUS : TÉL. : 418-656-5040 — FAX: 418-656-7282
SÉQUENCES C.P. 26 SUCC. HAUTE-VILLE, QUÉBEC (QC) G1R 4M8

WWW.REVUESEQUENCES.ORG



The Moth Diaries

Mary Harron est l'une des réalisatrices les plus marquantes de sa génération. Découverte à Sundance en 1996 grâce à *I Shot Andy Warhol*, elle a conquis le public avec *American Psycho*. Après quelques années de flirt heureux avec le petit écran (*Six Feet Under*, *Big Love*, *The L Word*), la Canadienne s'est lancée, comme si cela s'imposait vraiment, dans une adaptation du mythe du mort-vivant. La proposition frôlait l'originalité: établir un parallèle entre le vampirisme et la puberté (éveil du désir, dépendances, métamorphoses du corps, troubles alimentaires, tendances suicidaires). Mary Harron promettait un *Virgin Suicides* sulfureux; elle a plutôt signé un *Gilmore Girls* affadi par le goût du sang.

En dépit de quelques plans inspirés qui rappellent ceux de *Carrie* et de *Shining*, *Moth Diaries* évoque la mauvaise sitcom –

unidimensionnelle et vide comme un gouffre. Là où l'ambiguïté et le mystère auraient dû planer, tout se livre au premier regard. La question centrale du récit est trop simple (Ernessa est-elle un vampire, une stryge?) et l'enquête qui s'ensuit se révèle trop linéaire. Aussi, l'œuvre de Harron abuse-t-elle d'indices patents. Le visage de la curieuse étudiante est d'une blancheur figée; la jeune fille s'exprime dans un anglais semblable à celui de Jane Eyre; elle apparaît sur des portraits de la Belle Époque; elle flotte dans les airs et traverse murs et fenêtres. Douter serait-il encore possible? Dans l'esprit de la cinéaste, il semble que si, car elle tient à appuyer de nouveau dans le sens de la clarté en multipliant les parallèles avec *Carmilla* de Le Fanu et les dialogues d'explication dignes d'un manuel d'instruction pour tueurs de démons. À l'heure où la série *Twilight* est plus connue que le petit chaperon rouge, la leçon, bien sûr, est inutile. À vouloir déconstruire le mythe de Dracula, *Moth Diaries* ne fait qu'en réactualiser les clichés. La fascination pour le monde vampirique est immense aujourd'hui. Il faut croire cependant que l'attrait du *blockbuster* peut l'être tout autant. Mais bien rares sont ceux qui succombent à la tentation sans renoncer à une part de leur âme.

Julie Demers

■ Canada / Irlande 2011 — Durée: 85 minutes — Réal.: Mary Harron — Scén.: Mary Harron — Images: Dolan Quinn — Mont.: Andrew Navais — Mus.: Leslay Barber — Int.: Lily Cole, Sarah Gadon, Sarah Bolger — Dist.: Alliance.



On ne mourra pas d'en parler

Ce n'est un secret pour personne, on naît pour mourir. Nul n'est revenu pour nous dire ce qui se passe au-delà du dernier souffle. Le phénomène du vieillissement de la population et l'évacuation du sacré dans nos sociétés modernes confrontent l'humain à sa finalité et la grande faucheuse devient un sujet d'angoisse, de peur, de réflexion. À l'aube de la soixantaine, Violette Daneau, une directrice artistique de renom, nous convie à suivre sa quête sur l'issue fatale de nos vies. Par son témoignage, celui de sommités, de thérapeutes, d'intervenants, d'accompagnateurs, de mourants et de vivants préparant leur départ de ce monde, elle approfondit son questionnement dans un processus ponctué d'écrans blancs, de séquences récurrentes de funambules et de tableaux captés à travers un voile pudique; ces derniers, d'abord tournés en plans larges, seront de plus en plus serrés

au fur et à mesure que la réalisatrice apprivoise son sujet. La caméra de Philippe Lavalette cadre les participants de très près, les livre sans artifice; la vie transpire par les pores de leur peau que la technique du numérique expose crûment. Le montage tout en douceur segmente presque de façon métrique le périple de la documentariste dont la sensibilité artistique ressort tout au long de ce film d'urgence. La musique de Robert Marcel Lepage, tendue sur les notes des instruments à cordes, souligne avec efficacité les différentes étapes de la démarche personnelle de Daneau en ponctuant l'assemblage et les scènes oniriques.

Mis à part quelques moments ésotériques et quelques affirmations enflammées, ce documentaire propose un voyage dans la destinée, des pistes de solution pour mieux faire face aux derniers jours, des traditions glanées à l'étranger, des paroles réconfortantes pour affronter sa propre fin. Le travail intimiste qu'effectue la cinéaste interpelle le spectateur dans sa réalité profonde. Elle met son âme à nu et fait preuve d'une belle honnêteté dans ses raisonnements autant que dans son parcours. Félix Leclerc disait: «C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans»; aussi, Violette Daneau nous offre un film qui aide à voir l'existence comme un cadeau et l'ultime souffle comme un passage obligé qu'il faut surtout aborder avec sérénité.

Patricia Robin

■ Canada [Québec] 2012 — Durée: 92 minutes — Réal.: Violette Daneau — Scén.: Violette Daneau — Images: Philippe Lavalette — Mont.: France Pilon — Mus.: Robert Marcel Lepage — Avec: Violette Daneau, Yves Allaire, Jean Brunet, Bernard Crettaz, Michel Faubert, Dr Yves Quenneville, Françoise Moquin, Michel Doré, père Benoît Lacroix, père Jean Patry — Dist.: Les Productions du Rapide-Blanc.



Payback

Un guide, dans une prison décrépite, explique comment on traitait les condamnés dans ce lieu au XIX^e siècle. Seul le nom d'*Eastern State Penitentiary* est rapidement inscrit dans le bas de l'écran. L'importance de cet endroit, situé dans la ville de Philadelphie, dans l'histoire du système pénal mondial doit être confirmée par une recherche sur internet. Voilà un des problèmes structurels de ce dernier film de la réalisatrice Jennifer Baichwal. Alors que dans *Manufactured Landscapes*, elle employait le travail du photographe Edward Burtynsky pour montrer comment le genre humain change de manière importante les paysages tout en illustrant la beauté des œuvres de cet artiste, ici elle réduit à sa plus simple expression l'essai magistral de Margaret Atwood. Dans ses diverses conférences données dans le cadre des *Massey Lectures* à Radio-Canada anglais et dans le livre qui en est l'aboutissement, Margaret Atwood échafaude tout un discours truffé de références

religieuses, mythologiques, historiques et littéraires, et ce dans une langue élégante où l'ironie pointe à plusieurs instants.

Jennifer Baichwal, dans une cinématographie limpide, navigue entre plusieurs exemples de cas de dette à partir d'un exemple de la persistance de la pratique de la vendetta en Albanie où elle est régie par le *kanun*. Le montage oppose plus tard Conrad Black dans ses beaux appartements à un criminel canadien en processus de repentir dans une prison. M. Black a le temps d'offrir des réflexions intéressantes sur l'importance du processus judiciaire et pénitentiaire dans la société américaine. Certains autres intervenants en sont réduits à émettre des opinions dans des formules très rapides qui auraient dû être mieux illustrées. Les liens entre les divers épisodes sont quelquefois ténus. Mme Baichwal a au moins le mérite de nous rappeler la place des travailleurs migrants sous-payés ou vivant dans des conditions abjectes dans le domaine agroalimentaire. Certaines enquêtes récentes dans le domaine de la fabrication des produits électroniques de masse ont montré qu'une situation similaire y existait. Malgré ces diverses sections bien présentées mais trop rapidement et menant à notre obligation morale face à notre terre nourricière, il est à craindre que ce film n'intéresse que les gens déjà sensibilisés au sujet, beaucoup mieux et plus complètement expliqué par Margaret Atwood.

Luc Chaput

■ **LA DETTE** | Canada 2011 — **Durée** : 86 minutes — **Réal.** : Jennifer Baichwal — **Scén.** : Jennifer Baichwal d'après l'essai *Payback: Debt and the Shadow Side of Wealth* de Margaret Atwood — **Images** : Nicholas de Pencier — **Mont.** : Nick Hector — **Mus.** : Martin Tielli — **Avec** : Margaret Atwood, Conrad Black, Jon Esformes, Lucas Benítez, Gerardo Reyes Chávez, William Rees, Raj Patel, Louise Arbour, Paul Mohammed, Karen Armstrong — **Dist.** : Métropole.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ VEUT DIRE «CELUI QUI SERT»



UN GRAPHISTE À VOTRE SERVICE

Simon Fortin, designer graphiste | (514) 526-5155 | info@samourai.ca | www.samourai.ca



Quai-Blues

Le long du littoral du Saint-Laurent, des dizaines de villages gravitent autour des quais destinés tant aux bateaux de plaisance ou de pêche marchande qu'à la pêche à la ligne. Pour plusieurs petites municipalités de la Côte-Nord, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine, le mauvais état de ces infrastructures provoque le déclin des localités. Le fleuve étant de juridiction fédérale, ce film s'adresse surtout aux fonctionnaires et aux décideurs de Pêches et Océans Canada. Sans trop tenir compte de ces considérations ni faire preuve d'une grande rigueur dans sa recherche, Richard Lavoie signe ici un documentaire impressionniste où l'importance est surtout mise sur la parole des gens visés par cet immobilisme. Chacun y va de son boniment, de ses observations, de ses souvenirs, de sa colère ou de sa tristesse quant à la dégradation de ce lieu de rendez-vous indispensable au tissu social de ces agglomérations



The Raid: Redemption

Une des grandes découvertes lors du dernier TIFF en septembre dernier, le film d'action indonésien *The Raid: Redemption*, s'impose déjà comme une nouvelle référence du genre. Né au pays de Galles, le réalisateur Gareth Huw Evans s'est fait remarquer avec le très agréable film d'arts martiaux *Merantau* (réalisé en 2009 et présenté au festival Fantasia il y a deux ans) qui mettait en vedette Iko Uwais, dont on pouvait admirer les talents martiaux. Dans *The Raid: Redemption*, il refait équipe avec Iko (qui pratique le *pencah silat*, un art martial ancestral et brutal) dans ce véritable festin cinématographique. À partir d'un canevas de départ simpliste qui rappelle le célèbre *Assault on Precinct 13* de John Carpenter dont il inverse le contexte, *The Raid: Redemption* parvient à transcender tout ce qui a été fait

isolées d'une part par le golfe, d'autre part par la distance de ce vaste territoire fluvial. L'omniprésence des vagues et de la mer majestueuse, en opposition à la décrépitude des installations portuaires, cherchent à créer un réquisitoire contre l'abandon de ces constructions corrodées et grugées par l'eau salée.

Discret, Richard Lavoie pose ses questions derrière le viseur de sa caméra, forçant le regard direct et parfois incertain de ses locuteurs dont les accents typiques résonnent comme une musique et les propos truculents colorent les témoignages. Bien que chaque coin de pays offre son lot de pittoresque, un montage resserré aurait aidé le film à gagner en intensité. Malgré la dangerosité de certains débarcadères, voire leur condamnation, les villageois continuent d'y pêcher avec bonheur. Ici, le réalisateur insiste sur l'aspect social de ces installations nécessaires à la rencontre des habitants et des touristes au gré des prises fructueuses où le savoir-faire des uns côtoie l'amateurisme des autres. Lavoie rend hommage à ce fleuve imposant et aux gens de ce pays qui profitent de la tribune offerte par le documentariste d'expérience pour revendiquer leur droit d'accès au Saint-Laurent et à la mer. La démarche est noble, mais le résultat manque de la force et de la puissance nécessaires pour sensibiliser et pousser le public à la mobilisation.

Patricia Robin

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 92 minutes — **Réal.:** Richard Lavoie — **Scén.:** Richard Lavoie — **Images:** Richard Lavoie — **Mont.:** Richard Lavoie — **Mus.:** Claude Fradette — **Dist.:** K-Films Amérique.

jusqu'à maintenant en abordant aussi bien les armes que les poings avec une virtuosité et une rigueur rarement atteintes.

The Raid: Redemption est sans contredit le film d'action le plus jouissif, impressionnant et inventif depuis des lustres. Des films d'arts martiaux de cette ampleur, il s'en fait un par décennie (*Ong Bak* étant la révélation des années 2000 alors que *Drunken Master II* était l'apothéose du genre dans les années 1990). D'une violence inouïe (les âmes sensibles sont priées de s'abstenir, car en terme de carnage, ce film fait des ravages), les amateurs de cinéma d'action et d'arts martiaux seront captivés par ce film viscéral en diable. Malgré un budget très restreint (à peine un million de dollars), le réalisateur filme son action avec une économie appliquée. D'une fluidité parfaite, il démontre une maîtrise ahurissante de l'espace au cœur d'un simple décor. De plus, le film renferme plusieurs séquences de combat parmi les meilleures de l'histoire du cinéma d'action moderne. Mariant des éléments du film de survie, des *gunfights* hallucinants, de folles cascades et des séquences martiales filmées avec autant de furie que de grâce, *The Raid* est l'ultime expérience en matière de cinéma de genre.

Pascal Grenier

■ LE RAID: RÉDEMPTION / SERBUAN MAUT | Indonésie 2011, 101 minutes — **Réal.:** Gareth Huw Evans — **Scén.:** Gareth Huw Evans — **Images:** Matt Flannery — **Mont.:** Gareth Huw Evans — **Mus.:** Arcia Prayogi, Joseph Trapanese, Fajar Yuskemal — **Int.:** Iko Uwais, Ananda Goerge, Ray Sahetapy, Joe Taslim, Doni Alamsyah, Yayan Ruhian — **Dist.:** Alliance.



Take This Waltz

Déjà dans *Away from Her*, le thème de l'infidélité était présent. À une différence près que la protagoniste commettait son geste malgré elle, inconsciemment en quelque sorte, étant affligée par la maladie d'Alzheimer. Dans son second film, *Take This Waltz*, Sarah Polley pousse la question de l'adultère plus loin, faisant d'elle l'argument principal de ce drame sentimental d'une singulière élégance. Dès leur première rencontre, Margot et Daniel se plaisent, tombent sous l'emprise d'une attraction partagée. Cette réciprocité des sentiments s'imposera assez tôt dans une scène brillante, quand Margot demande, timidement, à savoir ce que Daniel lui ferait, advenant qu'ils passent à l'acte. La réponse de Daniel — une déflagration de sensualité et d'érotisme en mots — se fera claire, nette. Bien qu'elle soit clairement remuée par une telle déclaration, il n'en demeure pas moins qu'elle est mariée et entend le rester. Son couple



Wrath of the Titans

Persée est de retour, et cette fois le héros mythologique doit sauver le monde en empêchant le terrible Cronos de sortir des entrailles de la Terre. Dans cette suite du *Clash of the Titans* (1981), le réalisateur américain Jonathan Liebesman (*Battle Los Angeles*) signe une superproduction tapageuse agrémentée d'effets spéciaux impressionnants. *Wrath of the Titans* semble n'avoir qu'un objectif, celui d'en mettre plein la vue. Cela fonctionne un peu, en particulier lors d'une des premières scènes saisissantes du film où l'on voit un monstre tyranniser les habitants d'un village. Malgré la 3D et le numérique, le film fait montre néanmoins d'un récit réducteur et d'une intrigue brouillonne. En effet, depuis que les humains ne prient plus les dieux, la puissance de ces derniers s'amoindrit dangereusement, jusqu'à mettre en péril la stabilité de l'univers. Affaiblies, les divinités olympiques ne seront bientôt plus capables d'empêcher Cronos de se libérer

n'attise plus les mêmes passions qu'autrefois peut-être, mais elle aime son mari, « ne veut pas le blesser ». L'argument de la fidélité fait ainsi déplacer ce film vers un *suspense* dont la résolution paraît continuellement floue, réversible. C'est toute l'intelligence de Polley; cette manière qu'elle a de transposer l'intranquillité et l'angoisse de Margot devant sa décision, ce talent de suggérer ses sentiments contrariés, la traversant silencieusement, mais non moins violemment. Partagée entre deux hommes qu'elle aime, elle voit son quotidien menacé par la charge de son dilemme amoureux.

À chaque plan, le film nous prend à témoin de ces bouleversements sentimentaux, sans précipiter le mouvement, par le biais de petits gestes concrets, de silences communicatifs, de touches musicales introspectives... Cette sobriété dans le geste, ce besoin de ne pas presser les choses, en disent beaucoup sur l'éthique de Polley. Par exemple, à aucun instant elle ne choisit un camp, ne prenant jamais parti pour le mari ou l'amant. Cela tient à une attitude toute simple: la générosité du regard! À aucun instant, on ne la sent discréditer l'un de ses protagonistes. Pour preuve, la séquence de l'anniversaire. Elle les observe avec le même degré d'intérêt. Et au final, chacun d'eux trouve sa juste place dans ce film sensuel et émouvant, mélancolique et solaire à la fois.

Sami Gnaba

■ Canada 2011 — **Durée:** 116 minutes — **Réal.:** Sarah Polley — **Scén.:** Sarah Polley — **Images:** Luc Montpellier — **Mont.:** Christopher Donaldson — **Mus.:** Jonhatan Goldsmith — **Int.:** Michelle Williams, Seth Rogen, Sarah Silverman, Luke Kirby — **Dist.:** Métropole.

du Tartare, la prison volcanique où ses trois rejetons, Zeus, Hadès et Poséidon, l'avaient jadis emprisonné. Avant qu'il ne soit trop tard, Zeus s'en va sur-le-champ demander l'aide de son fils Persée, reconverti depuis en pêcheur paisible dans une petite île isolée.

On serait donc tenté de croire que c'est un peu pour rendre service que notre Persée s'en va régler les disputes de famille. Eh bien oui. Car entre-temps, Hadès, aidé d'Arès, a décidé de faire preuve de trahison en s'alliant avec Cronos. Il tue son frère Poséidon (les dieux ne sont-ils pas immortels?) et emprisonne Zeus sans ménagement. Mis devant le fait accompli, Persée rappelle son cheval ailé Pégase afin d'aller délivrer son paternel. Pour y parvenir, le réalisateur n'hésite pas à utiliser des raccourcis quelque peu loufoques et des invraisemblances scénaristiques risibles. De plus, les dialogues souvent bêtas et sans réel intérêt finissent de faire de ce film une œuvre inutile et ennuyeuse. Au sein d'une distribution somme toute assez inégale, Bill Nighy, en farfelu Héphaïstos, et Edgar Ramirez, en fils mal aimé de Zeus, se démarquent nettement. Et que font Ralph Fiennes et Liam Neeson dans ce film? Espérons seulement que leur chèque de paye en valait la peine. ☹

Ismaël Houdassine

■ LA COLÈRE DES TITANS | États-Unis 2012 — **Durée:** 100 minutes — **Réal.:** Jonathan Liebesman — **Scén.:** Dan Mazeau, David Johnson — **Images:** Ben Davis — **Mont.:** Martin Walsh — **Mus.:** Javier Navarrete — **Int.:** Sam Worthington, Liam Neeson, Ralph Fiennes, Rosamund Pike, Efrén Ramirez, Bill Nighy — **Dist.:** Warner.